



SOCIÉTÉ

Bac, lecture, neurosciences : Blanquer enfonce le clou

Le ministre de l'Éducation, dont la politique est radicalement contestée, insiste dans un livre d'entretiens sur sa vision de l'école.

MARIE-ESTELLE PECH

ÉDUCATION Edgar Morin, le sociologue de la « pensée complexe », l'homme de gauche, face à Jean-Michel Blanquer, le pragmatique ministre de l'Éducation du gouvernement Macron, souvent classé à droite : tout semble opposer ces personnalités qui ont l'habitude de débattre en privé. Ils dialoguent cette fois dans un petit livre d'entretiens, *Quelle école voulons-nous ?* (Éd. Odile Jacob), paru en janvier, sur leur sujet favori, l'éducation.

On y découvre un Jean-Michel Blanquer très agacé par la sociologie de l'éducation : « Il me semble qu'il existe une tendance dans la sociologie française à lire la société à travers le seul prisme des inégalités », assène-t-il, dénonçant une « sorte de pessimisme de principe ». Et de citer l'exemple de ce jeune d'origine défavorisée qui, à force d'entendre parler de Bourdieu au lycée, avait fini par intégrer qu'il n'avait aucune chance de réussir. Il s'interroge sur « cette délectation morose impérialiste dans laquelle se sont enfermés nombre de sociologues, et qui produit des cercles vicieux au sein de la société ».

Sans doute, lui répond Morin, parce que la sociologie, « science mêlée d'essayisme », est une discipline qui n'est pas « théoriquement unifiée ». Elle peut proposer des « interprétations pertinentes » mais les bases scientifiques des héritiers de Bourdieu sont « absolument fausses », soutient-il, rejoignant ainsi Blanquer. Il s'accorde aussi avec lui sur la nécessité d'un enseignement de l'histoire « chronologique ». Mais malgré leur échange poli, de vraies divergences de pensées existent entre les deux hommes qui rejouent l'opposition entre Rousseau et Condorcet.

Donner de l'autonomie

Si Edgar Morin reprend à son compte l'héritage de Rousseau avec l'idée que l'école doit « enseigner à vivre » et pas seulement à transmettre des connaissances, Jean-Michel Blanquer s'en méfie.

Cette expression est d'une « ambiguïté extrême parce qu'elle est d'emblée vouée à l'échec. Personne ne peut apprendre à vivre à personne », affirme-t-il. C'est l'acte d'enseignement qui donne du sens à l'expérience, un acte « producteur de liberté car la connaissance donne de l'autonomie à celui qui la reçoit », dit-il. Les deux hommes s'opposent aussi sur l'interdisciplinarité instituée par Najat Vallaud-Belkacem, via des « enseignements pratiques interdisciplinaires » au collège. Pour Morin, c'est une évidence, tous les grands thèmes sont « polydisciplinaires ». En compartimentant les connaissances à travers des disciplines, on « atrophie la capacité à les relier et à considérer les problèmes dans leur globalité ».

Jean-Michel Blanquer s'inscrit en faux. À privilégier à tout prix l'interdisciplinarité existe le risque, dans les petites classes, de « plonger dans un grand tout où se dilue la connaissance », assure le ministre, qui défend un enseignement « explicite » : « Si l'on n'a pas compris ce que sont un sujet, un verbe, un complément, on ne comprendra pas les subtilités d'un roman de Dostoïevski. » En nommant un neuroscientifique, Stanislas Dehaene, à la tête du comité scientifique de l'Éducation nationale, Blanquer a souvent été accusé de « scientisme ». Sans remettre en cause l'intérêt de cette approche, Edgar Morin pense qu'il existe « une tendance réductionniste, selon laquelle tout pourrait s'expliquer par le cerveau ». Blanquer le met en garde contre « les faux procès » : « Personne de sensé ne peut écarter l'apport de l'imagerie cérébrale pour avancer dans notre connaissance de l'être humain. » ■